

L'Art de la chute

Patricia Pano



Les éditions du Quant à soi

Patricia Pano

L'Art de la chute

© Patricia Pano, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8072-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Au-delà des apparences

Le grain de sable

De la main droite, Dylan tourna la clef dans la serrure. Un tour. Deux tours. La porte de l'appartement était close. Le pêne métallique, brillant et rigide, se devinait sans mal dans l'étroit interstice séparant le chambranle du panneau de la porte, car le néon du couloir en faisait vibrer la couleur mordorée. Comme un clin d'œil : c'est bon, tu peux t'en aller, je ne bougerai pas de là. Il était temps de partir au taf.

Émilie, d'un geste souple, fit glisser sa carte sur le capteur. Le portique s'ouvrit dans un claquement, lui livrant passage. Elle s'était déjà avancée, leste, féline, à la suite du voyageur précédent, ménageant elle-même l'espace nécessaire à l'usager suivant qui accomplirait la même manœuvre mécanique deux secondes après elle. Une suite logique, immuable et impersonnelle, celle des utilisateurs quotidiens du métro. On y pensait, mais sans plus y prendre garde. Poupée de porcelaine surmaquillée, au chignon strict, sac à l'épaule, elle s'échappa le long du couloir, aimantée vers le quai.

Majid avala son café à la hâte. Un baiser preste sur le front de la petite, qui avait le nez plongé dans son bol de chocolat, le temps aussi d'ébouriffer les cheveux du grand qui s'écarta en grognant, et de prévenir sa femme remontée à l'étage qu'il y allait, il était déjà dehors. Glissant la main dans sa poche, il attrapa ses clefs de voiture, déverrouilla l'habacle, s'installa au volant. Le moteur ronronna.

Lucia tendit l'oreille avant d'éteindre le poste. Le présentateur de la chaîne d'infos en continu avait de nouveau pris un ton grave. Quelle nouvelle catastrophe s'apprêtait-il à annoncer ? Elle se figea, chaussures déjà en main, attendant la suite. Non. Fausse alerte. Une affaire mineure montée en épingle, pour retenir le téléspectateur et l'empêcher de zapper. Lucia appuya sur le bouton de la télécommande, presque rageuse. Fichue télé. Elle ferait mieux de ne plus l'allumer le matin.

Septime trottnait, le nom des galeries, vérifiant un cadran après l'autre. Celui-ci, c'était bon. Celui-là également. Routine extrêmement répétitive, au long des semaines, des mois, des années. Il ne s'était pourtant jamais lassé. Le poste était tranquille, la tâche globalement facile, on ne risquait pas le chômage. Il sifflota en s'engageant dans le tunnel suivant, guilleret.

Dylan, qui était droitier, tourna la clef dans la serrure. Les deux tours, c'était fait. La porte était bien fermée. Le pêne rectangulaire brillait par intervalle, animé par la lumière du néon. Il semblait lancer des œillades : c'est bon, on peut y aller, je ne bougerai pas d'un iota. Il était l'heure de se rendre au travail.

Émilie, dans un geste calculé, frôla le capteur avec sa carte Navigo. Le portique s'ouvrit dans un claquement, lui ouvrant les bras pour qu'elle puisse s'y jeter. Elle s'était déjà avancée, preste, derrière l'usager qui la précédait, sachant que celui qui la suivait accomplirait machinalement une manœuvre identique. Un rituel imperturbable, irréfléchi, journalier pour les Parisiens se déplaçant en métro. Elle fronça pourtant les sourcils. L'ensemble avait un goût de déjà-vu trop présent. Vivement le week-end. Relâchant ses traits, reprenant son apparence de poupée lisse, elle réajusta son sac sur son épaule et fila le long du couloir, afin de rejoindre son quai.

Majid lampa son café brûlant. Tant pis. Un bisou rapide à la cadette, qui n'avait pas terminé son chocolat, puis une main affectueuse sur le crâne de l'aîné, qui n'apprécia pas et grommela en reculant. Ce gamin était vraiment de mauvais poil tous les matins, ça devenait usant. Majid héla sa femme qui n'était pas redescendue de l'étage, pour lui dire qu'il partait, sortit devant la maison clefs en main, ouvrit la portière et s'assit au volant. Le moteur démarra.

Lucia allait éteindre la télévision, mais suspendit son geste. À l'écran, le ton du présentateur de la chaîne d'infos avait changé. Qu'allait-il bien pouvoir annoncer de grave ? Elle s'arrêta, les chaussures à la main, guettant la suite. Mais non. Elle s'était encore fait avoir. Il avait enchaîné sur un fait divers sans conséquence, dramatisé afin de retenir le chaland. En plus, elle était persuadée de déjà connaître cette histoire. Des comme ça, elle en avait déjà entendues. Énervée, elle attrapa la télécommande. Un noir brutal envahit l'écran. C'était mieux. Elle prit la résolution de ne plus mettre les infos le matin.

Septime avait tourné sur la droite, au sein du labyrinthe des tunnels. Une nouvelle rangée de cadrans s'alignait le long du mur. Il pointa les numéros sur sa tablette, releva les yeux pour s'assurer de la correspondance avec les affichages. Et s'arrêta net.

Il y avait un problème. Les données qui défilaient devant lui, il les avait déjà notées à peine quelques minutes plus tôt, dans le tunnel précédent. Il vérifia une

seconde fois. Pas de doute possible. Il n'y avait pas d'erreur. Il regarda en arrière, sur la gauche. La travée paraissait identique à celle qu'il venait de quitter. Mais bah, au sein des galeries, tout se ressemblait ... Par acquit de conscience, il reprit sa marche et vira à droite dans le boyau suivant.

La clef tenue par Dylan s'inséra sans heurt dans le cylindre. Un basculement de poignée sur la droite, et le pêne s'immobilisa, bloqué contre la butée. La porte était fermée. Bien fermée, aucun doute possible. Le plafonnier du couloir, répandant une lumière crue, révélait le mince filament de métal solide entre le chambranle et le panneau. Allez ! On pouvait aller travailler.

La carte d'Émilie caressa le capteur du portique, dont les deux pans s'écartèrent instantanément afin qu'elle pût passer. Ils venaient de se rejoindre après l'homme devant elle, se refermeraient après qu'elle aurait elle-même franchi la borne, et ainsi de suite. Elle marqua cependant un temps d'arrêt, interrompant la fluidité de la file de voyageurs. Elle était interloquée. Un sentiment soudain l'avait saisie, celui d'avoir déjà vécu cette situation, à l'instant. C'était impossible. Des protestations fusèrent dans son dos, la forçant à s'ébrouer. Reprenant son élan, irritée contre elle-même, elle fonça dans le couloir.

Majid songea qu'il n'avait jamais le temps d'avalier son café. Ni de voir ses enfants, d'ailleurs. Sa fille savourait un bol de cacao, tête baissée. Il posa un baiser aimant sur le petit front lisse. Le grand était grognon, comme chaque matin, semblait-il. Majid passa une main perplexe dans la tignasse du garçon, ce qui ne plut pas à ce dernier. Dans le couloir, il ne vit pas sa femme, qui était montée rassembler les cartables. Quelle vie trépidante, vraiment. Il fallait faire quelque chose. Dès demain. En attendant, il était déjà devant sa voiture. Plongeant la main vers le trousseau de clefs, il déverrouilla le véhicule, s'assit sur le siège avant et mit le contact.

Lucia revint dans la cuisine, après avoir choisi ses chaussures. Elle voulait éteindre la télévision, mais s'arrêta, bloquée dans sa lancée par l'intonation du présentateur. Quelle information tragique allait-il balancer ? Le moment d'après, elle regretta de s'être attardée. C'était ni plus ni moins que le même fait divers, ressassé jusqu'à l'usure, tiens, la veille déjà, elle en aurait mis sa main au feu, ou le matin même. Oui, elle venait de l'entendre, sur cette chaîne où tout passait en boucle, dans une répétition hypnotique du même. Furieuse, elle supprima la voix faussement dramatique en plongeant l'écran dans le noir.

Septime souleva sa casquette et se gratta le crâne. C'était bien ce qu'il craignait. Il se retrouvait de nouveau dans la même galerie, alors qu'il avait parcouru toute la rangée et obliqué vers le boyau qui aurait dû lui succéder. Il était bloqué, condamné à réeffectuer indéfiniment ce trajet. Il sortit son talkie-walkie de sous sa veste, appela Sixte, qui venait normalement de terminer son service. Une voix tranquille prit la communication. Septime lui demanda si un phénomène similaire s'était produit, l'heure d'avant. Non. Sixte n'avait rien remarqué. Le souci était propre à la septième heure. Septime coupa l'appareil, contempla les cadrans des horloges du couloir, soupira. Il fallait déranger le patron. Qui n'allait pas être content, pour sûr.

La clef de Dylan glissa dans la serrure. Encore une fois. Le pêne, poussé dans ses ultimes retranchements vers la droite, ne pouvait aller plus loin. Il bloquait, rassurant, contre l'extrémité de la chambre coulissante. Sa parole métallique, en un frappement sourd, se joignait maintenant aux éclairs fugaces qu'il lançait de manière insistante. Allez, Dylan, tu peux te rendre au bureau. Vas-y.

La carte d'Émilie passa devant le capteur, poussée par une main nerveuse. Le portique s'ouvrit en réponse. Elle devenait folle. Elle venait de le traverser. L'image, nette, la mémoire immédiate des sensations, tout lui serinait qu'elle avait vécu cette situation l'instant d'avant. Désespérée, éperdue, elle s'engouffra dans le passage et courut vers le quai qu'elle n'atteignait jamais, négligeant de remettre en place son chignon qui se défaisait mèche après mèche.

Dans sa cuisine, Majid contemplait les reflets sombres dansant à la surface du café qu'il n'aurait de toute façon pas le loisir de terminer. La gamine, au moins, avait tout compris, elle qui prenait garde, la tête penchée, à ne pas laisser filer une goutte de son chocolat. Il embrassa furtivement le haut de son crâne, attentif à ne pas la bousculer. Il entrevit le regard de son fils, qui avait l'air de se demander s'il subirait le même traitement. À la place, juste pour le voir protester, Majid lui passa la main dans les cheveux, puis, satisfait de sa plaisanterie, traversa le couloir en hélant sa femme invisible, et sortit devant la maison. En attrapant ses clefs de voiture, il se dit qu'il aurait dû monter lui souhaiter une bonne journée. Trop tard. Il s'installait déjà au volant. Il promit de se rattraper le soir même, tout en écoutant le moteur s'enclencher.

C'était toujours le même refrain, à la télé, pesta Lucia en enfilant une

chaussure. Le doigt sur la télécommande, elle attendit pourtant une fraction de seconde. Les mêmes propos, jusqu'au dégoût. Elle eut subitement envie de vomir. Le saumâtre se rabattait sur lui-même, encore et encore. Tout tournait autour d'elle. Elle s'effondra, prise de vertiges. Cela ne dura pas. Dès qu'elle fut remise, elle éteignit tout et balança au loin la télécommande.

Au sein des tunnels, un vieillard gigantesque s'avavançait. Il marchait lentement, d'un pas au rythme égal, mais ses jambes de titan franchissaient un tel espace, à chaque enjambée, qu'il progressait en réalité plus vite que quiconque. Les vingt-quatre galeries en étoiles, aux ramifications multiples, convergeaient vers le globe central, cette caverne prise entre lumière et obscurité au sein de laquelle trônait le sablier antédiluvien.

Sans hâte ni retard, le vieillard millénaire s'approcha de la double structure creuse, prise dans sa légère gangue de bois, y porta un œil attentif. C'était bien cela. Le sable brillant ne s'écoulait plus. Le temps s'était figé.

Avec un grognement réprobateur, le géant appuya son doigt juste au-dessus de la jonction des deux moitiés du sablier, le secoua légèrement. Un grain de sable avait bloqué le processus, dans le goulot d'étranglement. Cela se produisait, de temps à autre. Il fallait juste identifier de qui il s'agissait. D'un anxieux, à la surface, qui, pris d'un trouble compulsif, ne pouvait se retenir de réitérer le même geste ; de vérifier, une nouvelle fois, que tout était bon ; de reprendre, encore et encore, l'inspection effectuée la minute précédente. Chronos haussa les épaules : c'était inutile. Cette obsession témoignait juste d'une peur panique, de l'angoisse viscérale que quelque chose tourne mal. Mais l'écoulement du temps, irréversible, poussait chaque être vers l'inconnu des minutes futures. il convenait de l'accepter. De lâcher prise, et d'avancer. D'admettre, enfin, que le caractère fugace et incontrôlé du moindre instant était, précisément, ce qui le rendait précieux et unique. On ne pourrait jamais revenir en arrière. Le temps devait nous filer entre les doigts.

Chronos donna une nouvelle pichenette au sablier, débloquent le grain coincé. Il contempla le filet doré qui reprenait son cours, puis se redressa.

Il reviendrait, à la vingt-quatrième heure. Il guetterait la chute du dernier gravier minuscule, et, à cet instant précis, retournerait le sablier dont le contenu tracerait de nouveau sa course sans fin. L'éternel recommencement, que rien ne pouvait entraver.

Dylan ressentit comme un choc électrique, un sursaut de conscience. Saleté de toc ! Il s'était laissé prendre, ne réfléchissant plus, prisonnier de sa hantise. Sa

main droite cessa enfin de martyriser la clef dans la serrure. Prenant une grande inspiration, il la ramena à lui, serra le trousseau au creux de sa paume à s'en brûler les phalanges, opéra un demi-tour brusque et remonta le couloir, un pas après l'autre. Un pas après l'autre. Il sortit de l'immeuble dans la lumière du matin.

Le *pass* d'Émilie généra, devant le capteur, le « bip » habituel. La jeune femme s'était déjà jetée sur le portique. Son épaule droite reçut un choc. Sans même s'en émouvoir, elle poursuivit sa course, son sac flottant à demi derrière elle, remonta le quai où une rame ralentissait, s'engouffra dans le wagon les portes à peine ouvertes, et s'effondra en pleurant de soulagement sur un strapontin. Gênés, les autres voyageurs firent mine de ne rien remarquer.

Majid avait vidé sa tasse, câliné sa fille, agacé son fils. Le moteur ronronnait. La voiture fit quelques mètres, puis stoppa. Non, vraiment, c'était trop bête. Majid coupa le contact, redescendit. Il serait un peu en retard au travail, ce matin. Tant pis. Il trouverait bien un prétexte. C'est ce à quoi il réfléchit en s'attablant devant les deux gosses ébahis, et en se resservant un café. Il leur fit un clin d'œil.

Lucia se remettait d'un malaise passager, une chaussure enfilée, l'autre traînant sur le tapis. Elle contemplait, d'un œil vide, l'écran noir de sa télévision. Comment lutter contre ce monde, sa désespérance ? Elle se remit d'aplomb, lentement. Se souvint de sa vieille chaîne hifi, des CD qu'elle aimait écouter, autrefois. La musique lui redonnait le moral, quand elle avait le blues. Oui, c'était ça. Ce soir, en rentrant, elle accorderait sa nostalgie au présent.

Octave cheminait, remontant une galerie souterraine. Devant chaque horloge, il vérifiait les données. Tout collait. Sifflant un air entraînant, il poursuivit son chemin, et s'éloigna dans le tunnel suivant.